JEAN DÉSY



LE BLUES DU PÈLERIN

MÉMOIRE D'ENCRIER

PRIER, C'EST AUSSI ADMIRER UN GRAND PIN QUAND ON TRAVERSE À PIED UNE RIVIÈRE SUR LA GLACE EN HIVER, C'EST COMME JOUIR DES SPLENDEURS DE LA MER QUI BAT AU RYTHME DU MONDE NORD-CÔTIER QUAND ON EXPLORE SUR UN PETIT BATEAU LES ENVIRONS DE BAIE-JOHAN-BEETZ.

MÉMOIRE
D'ENCRIER

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9
INFO@MEMOIREDENCRIER.COM
MEMOIREDENCRIER.COM

LE BLUES DU PÈLERIN

DU MÊME AUTEUR
CHEZ MÉMOIRE D'ENCRIER

POÉSIE

Aimer la terre, 2024

Non je ne mourrai pas, 2021

Hymne à l'amoune, 2019

Chorbacks, 2017

Isuma, anthologie de poésie nordique, 2013

Chez les ours, 2012

Jean Désy et Normand Génois, Bras-du-Nord, 2011

Uashtessiu / Lumière d'automne
(en collaboration avec Rita Mestokosho), 2010

CADASTRES

Amériquoisie, 2016

JEAN DÉSY

LE BLUES DU PÈLERIN



Je ne comprends pas davantage le mystère qu'avant, mais je le perçois intensément.

Éric-Emmanuel Schmitt, *Le défi de Jérusalem.*

En ces temps troublés, la planète humaine tout entière semble possédée par un simple petit groupe de milliardaires. À mon sens, il est plus que temps que nous nous donnions la main, nous qui avons à cœur l'avenir du monde, tout en continuant à nous regarder avec empathie et surtout avec compassion. Dans un univers social de plus en plus dominé par les forces de la technocratie et de la cybernétique, il y a lieu de garder foi en l'âme, tant l'âme du monde que l'âme de chacune des formes de vie sur notre planète. L'essentiel des paroles échangées et partagées, quelle que soit la langue, doit suivre les chemins de la poéticité. Plus que jamais, les arts et la poésie demeurent des incontournables pour que les humains gardent la force de joindre les mains en baissant la tête, humblement, afin de mieux méditer.

Quelle que soit leur condition, leur origine ou leur culture, les humains ont le devoir de reprendre contact avec les routes de campagnes et les sentiers cachés, qu'ils sillonnent le cœur des forêts les plus profondes ou les différentes toundras du monde, afin de retrouver le Sens de la terre. L'essentielle beauté de notre univers dépend de l'union vitale pouvant exister entre les forces géologiques,

végétales, animales et humaines. Un peu partout, encore, des pèlerins continuent de vouloir aimer la beauté du monde en marchant, en grimpant, en vagabondant et en chantant. Il faut garder foi en l'obligatoire pèlerinage qui mène tout un chacun à serrer la main de l'autre avec cœur. L'autre, cet inconnu.

En ce qui me concerne, c'est grâce au scoutisme que j'ai pu découvrir le monde de la forêt, avant même l'adolescence, accompagné par un premier chef, issu de la même paroisse que moi. Très tôt, j'ai apprécié les qualités de ce chef qui a su me marquer avec des valeurs de « gars de bois » : cette capacité à entrer en contact avec la Terre-Mère, les eaux des lacs et des rivières, les plantes et les animaux, quelle que soit la saison – même par moins trente l'hiver –, a déteint sur moi.

Il m'est parfois arrivé de me demander quelle aurait été ma vie, ou avec quelle violence j'aurais réagi, si un chef, un aîné, un aumônier ou même un proche parent avait osé me violenter quand j'avais neuf ou dix ans. Quel être serais-je devenu si on avait tenté d'abuser de moi lorsque j'étais enfant ou adolescent ? Est-ce simplement le plus pur des hasards qui m'a donné la chance de croiser des êtres qui m'ont tant apporté, tout en m'aimant avec une telle qualité, tout au long de mes années d'apprentissage avant d'être un adulte ? Est-ce seulement du fait d'une destinée particulière que j'ai pu passer la totalité de ma jeunesse dans un cocon d'aventures sensées, en premier lieu grâce à l'amour de mes parents, mais aussi grâce au mouvement scout ? Si quelqu'un m'avait blessé dans mon corps, tout

comme dans ma psyché, c'est mon âme – la totalité de mon être – qui aurait pu être chamboulée, heurtée et meurtrie d'une manière probablement dramatique pour le restant de mes jours.

Il me plaît de le redire : le premier chef scout de ma vie a été un réel gentleman. J'ai toujours su, mais j'en prends conscience particulièrement aujourd'hui devant l'actuelle déconfiture du monde spirituel, dans mon pays comme dans bien d'autres régions du monde, à quel point mes premières aventures en nature, au cœur de l'univers des animaux sauvages, des fleurs nouvelles et des oiseaux rieurs, ont été fondamentales dans ma façon de voir, de ressentir et de concevoir la vie. Par un hasard des plus signifiants, un chef scout m'a insufflé la foi, une réelle foi en la vie, en la joie, en la valeur de l'humanité et même en l'au-delà.

Je tiens à préciser que la spiritualité chez les humains n'a pas nécessairement besoin d'une religion pour se manifester ou pour créer cet état d'être qui se nomme « amour *agapan* », que certains osent associer à « l'amour divin ». J'aime parler de « l'amour *agapan* », un amour plus universel que les autres types « d'amour ». Chez les Grecs, on nommait « amour-*storge* » l'amour pour les choses comme la matérialité, « amour-*eros* » associé plus volontiers à la sexualité, et enfin « amour-*philia* » pour décrire l'amitié pouvant exister entre les gens et au sein des familles.

Au cours de bien des camps scouts, j'ai prié : lors de réunions qui se tenaient au sous-sol de l'église (surtout quand elles se terminaient) et lors de feux de camp réels,

à l'extérieur, ou artificiels, dans un local situé dans l'église lorsque le temps extérieur était trop rude. J'ai repris chaque fois contact avec des prières apprises à l'âge de neuf, dix ou onze ans. C'est ainsi que mon existence a été magnifiée par de fréquentes excursions, toujours en pleine nature, dont certaines expéditions plus longues et plus intenses. Que ce soit en forêt, en haute montagne, dans la taïga ou dans la toundra, j'ai exploré jusqu'au plus fort de l'hiver quand le mercure frôlait moins 30 et parfois moins quarante degrés Celsius.

C'est grâce au scoutisme que j'ai appris à vivre, à dormir et à survivre dans une tente, les tentes dites « prospecteurs » étant le plus souvent chauffées à l'aide d'un simple poêle à bois. Je me souviens de certains amis avec lesquels j'ai vécu mes premières sorties en canot, en particulier au lac Montauban, dans le comté de Portneuf. Soixante ans après mes expériences de canotage sur ce lac béni, j'y retourne quasiment chaque année, avec mes enfants, des amis, les enfants de mes amis ainsi que des étudiantes et étudiants connus lors de mes cours universitaires.

C'est autour de l'âge de dix-sept ans que je suis devenu chef scout. Assis devant un feu, les étoiles au-dessus de moi, je pouvais chanter tout en entendant mes amis célébrer le monde d'une manière nouvelle, au cœur de l'essentielle beauté du monde. C'est à partir de ces moments sacrés de ma vie dans les bois, le ciel et les étoiles communiant avec nos petites âmes, que j'ai eu le sentiment de vivre de réels frissons mystiques. Que de musique sacrée exprimant la joie lors de ces instants de grâce si intimement associés

aux formes essentielles de la Terre-Mère ! Toute ma vie, j'ai réfléchi à l'essence sacrée des existences terrestres réunies. Mais je dois avouer qu'en vieillissant, ma réflexion autour de la sacralité a pris de plus en plus d'importance. Il y a aussi le monde technoscientifique qui me laisse plus que perplexe, comme il est presque totalement manipulé par des forces capitalistes, que je juge outrancières, issues de tous les continents.

Je me souviens d'un aumônier, excellent gars de bois, qui m'a fait beaucoup rire, par sa manière d'être (de toute évidence, vivre dans le bois faisait partie pour lui des bonheurs essentiels) et par ses blagues (parfois salaces). Cet homme d'exception a fini par devenir un bon ami. Il m'a même aidé à terminer la construction d'une maison, en forêt. Il a fini par quitter la prêtrise. Il a eu des enfants. Il a su m'aider remarquablement à m'inscrire avec joie dans le monde de la spiritualité. C'est probablement la raison pour laquelle je conserve de mes années de scoutisme actif un souvenir si positif.

On a beau n'avoir parlé
Qu'une seule fois avec une âme
Sa voix reste ancrée
Tout au fond du cœur
C'est alors la Vie
Qu'on doit remercier

Je tiens à glisser un mot à propos d'un assez long séjour que j'ai vécu en Haïti, après ma première année d'études

en médecine, alors que j'avais dix-neuf ans. J'ai alors eu l'immense plaisir de donner un coup de main à une jeune religieuse, dans le dispensaire du village de Dondon, au nord de Cap-Haïtien. Très vite, cette femme m'est apparue comme une soignante remarquable au cœur géant. Auprès d'elle, j'ai beaucoup appris, mais, surtout, j'ai pu vivre pendant près de deux mois en profitant d'un réel bonheur quotidien. Les Haïtiens consultaient par centaines, chaque semaine, au dispensaire. Malgré la pauvreté qui régnait autour de nous, nous avons beaucoup ri, en faisant moult blagues, tout en discutant alors que nous mangions ensemble le soir, en compagnie d'autres religieuses. C'est pendant ce stage que j'ai essayé pour la première fois de ma vie de faire une extraction dentaire chez un patient qui souffrait d'un grave abcès à la dernière molaire qu'il possédait, une dent à moitié cassée située au fond de sa bouche. J'ai bien tenté une anesthésie locale de la zone infectée, mais rien n'a fonctionné (à cause de ma totale inexpérience). Au moment où j'appuyais une grosse pince sur la couronne de la molaire, celle-ci a éclaté, ce qui a fait hurler le patient qui s'est levé d'un bond. J'ai alors perdu conscience. Me prenant dans ses bras, l'homme à la couronne fracassée m'a transporté jusque dans la salle d'attente en disant : « Le docteur a perdu connaissance », ce qui a déclenché une crise de fous rires. Une fois que j'ai été réveillé, étendu sur un banc de la clinique, l'infirmière m'a dit de bien observer le travail d'une de ses compagnes religieuses qu'elle venait d'appeler à la rescousse après avoir fait sonner une grosse cloche. Cette femme dans la soixantaine avait vécu l'horreur

des dernières années de la guerre en Europe. En quatre secondes, la pince enfoncée dans la gencive de l'homme rassis à sa place, l'infirmière a vivement retiré la racine, non sans que le patient lance un nouveau hurlement. Cette fois, je n'ai pas perdu connaissance, bien que cette expérience ait représenté ma dernière tentative d'extraction dentaire pendant tout ce qui allait être ma vie de soignant, même dans le Grand Nord inuit.

Je n'oublie pas non plus sœur Collard, qui était l'infirmière du dispensaire de Baie-Johan-Beetz sur la Côte-Nord du Québec à l'est de Havre-Saint-Pierre, là où j'ai travaillé comme médecin au début de ma pratique. Chaque mois, en hiver, comme il n'y avait pas encore de route pour automobiles, je décollais en motoneige pour me rendre jusqu'à Aguanish et Natashquan, deux dispensaires où j'allais offrir mes services pendant quelques jours, de manière à donner un coup de main aux infirmières et aux infirmiers qui assuraient les soins aux patients. Le trajet entre le Havre et Aguanish était de cent cinquante kilomètres, et je devais passer par Baie-Johan-Beetz où je m'arrêtais la plupart du temps, s'il y avait quelques urgences, mais surtout pour saluer sœur Collard, native de la Basse-Côte-Nord, une infirmière immensément appréciée par la centaine d'habitants du village.

Un hiver, en février, alors que j'étais accompagné de mon ami Marco qui œuvrait comme psychologue dans la région, et d'un autre médecin qui devait faire halte à Baie-Johan-Beetz pour la clinique mensuelle, nous avons été surpris par une tempête de neige. In extremis, après

le passage sur des glaçons à l'embouchure d'une rivière difficile, nous avons trouvé refuge dans une petite cabane de pêcheurs afin d'y passer la nuit. Sœur Collard, qui nous attendait en après-midi, décida d'organiser une messe à laquelle participèrent plusieurs paroissiens de son village afin de prier sur notre sort. Alors qu'elle officiait la messe, elle fit tourner une statue de la Vierge dans notre direction. Cette anecdote est tout à fait véridique. Les sceptiques n'ont qu'à prendre quelques informations auprès des aînés de cette région nord-côtière.

Le lendemain, à l'aube, trois motoneigistes de Baie-Johan-Beetz sont partis à notre recherche malgré le blizzard qui avait pris de l'intensité. Bien vite, ils ont trouvé la cabane où nous étions réfugiés. En suivant leurs traces, nous avons pu rejoindre Baie-Johan-Beetz en soirée. Avec joie, sœur Collard nous a hébergés dans son dispensaire et nous a fait un bon souper. Je ne suis arrivé à Aguanish que trois jours après mon départ du Havre, tout de même heureux de l'accueil de la religieuse.

Aujourd'hui, en tant qu'animateur de « camp littéraire de brousse » que j'ai créé depuis quelques années dans la vallée Bras-du-Nord, au nord de Saint-Raymond, à la demande expresse de certains étudiants rencontrés dans le cadre des différents cours de littérature que je donne à la faculté de médecine de l'Université Laval, je redeviens « chef scout ». Quel plaisir fou (et même « magique », oserais-je dire) de passer trois jours d'affilée en compagnie d'une douzaine de filles et de gars, dans les environs d'une cabane que j'ai bâtie sur le bord de la rivière Bras-du-Nord en compagnie

de mes deux fils ! Ces camps, qui se produisent trois ou quatre fois par année, nous font vivre des excursions, été comme hiver, qui durent parfois sept ou huit heures et pendant lesquelles nous profitons d'un ou deux arrêts d'écriture, assis sur le sol, dans la mousse ou sur la neige. Ils nous permettent de garder pied dans l'extraordinaire joie de pouvoir admirer de vastes ciels étoilés certaines nuits, allant même jusqu'à apercevoir des pleines lunes brillantes comme des soleils, alors que, rassemblés autour d'un feu de camp, nous chantons et faisons de la musique pendant des heures et des heures tout en profitant du fait que plusieurs campeurs jouent de la guitare, du ukulélé, de la flûte ou du tambour. J'adore ces instants, qui me font frissonner et où je suis entouré par ceux et celles que j'aime nommer « mes flos ». Très souvent, lorsque je me rends plusieurs heures auparavant à ma cabane pour préparer les lieux, en fonction de la visite qui arrivera, j'aime m'arrêter pour réciter une prière non loin de la croix de ma mère que j'ai plantée dans une espèce de petit cimetière inventé par moi-même, situé à une cinquantaine de mètres à l'est de la cabane, tout près de la rivière. J'aime m'y recueillir en m'agenouillant devant une statue de la Vierge posée dans un petit abri bâti en billots écorcés. Là, même si cela ne dure que quarante-cinq secondes, je sens un bonheur neuf qui m'entre par la peau.

Je dois avouer que la prière a constitué au cours de toute ma vie un précieux rempart contre l'absurdité existentielle, une absurdité à laquelle j'ai particulièrement été confronté à partir du moment où j'ai commencé

à pratiquer la médecine. Souffrir, se suicider, être victime d'un état de psychose, décéder rapidement à cause d'un cancer métastatique, voilà qui s'est avéré dès mes premiers pas de soignant comme étant le contraire de la simplicité. Souvent, il m'est arrivé de prier afin de garder foi dans le sens de ma propre vie comme dans le sens de la vie en général, surtout lorsque certains souffrants m'envoyaient de terribles signaux de détresse. Dire une prière en forêt parfois à haute voix – surtout quand on est seul, mais aussi parfois en compagnie d'amis –, c'est un peu comme partager sa joie avec quatre mésanges qui se sont mises à sautiller dans les branches autour de soi. Je sais bien que toute prière n'est toujours que transitoire. « Il vaut mieux prier avec son cœur qu'avec des mots », écrit le Mahatma Gandhi dans *Tous les hommes sont frères*[1].

Pendant nos différents camps littéraires de brousse, il est rarement question de « religion » ou de « mystique » lors des échanges avec mes coureurs et coureuses des bois. Nous vivons de longues excursions en forêt, à pied, en raquettes ou en canot, au cours desquelles nous prenons le temps de vivre des ateliers d'écriture qui sont le plus souvent animés par mon ami Marco, qui fut lui-même chef scout. Une fois que nous avons atteint différents belvédères surplombant la rivière Bras-du-Nord ou que nous nous sommes posés sur le bord de certains lacs de tête ou tout à côté de ruisseaux printaniers, nous écrivons sur de simples feuilles de papier à l'aide d'un stylo ou même d'un crayon de plomb. En

1. Mahatma Gandhi, *Tous les hommes sont frères*, Paris, Gallimard, 1969.

fin de journée, lorsque nous nous inventons des feux de camp, je sens que la majorité des étudiants et étudiantes ont profité à plein de ces moments de bonheur hautement signifiants et profondément associés à la création littéraire. Ces rencontres prennent alors pour moi une profonde sacralité, alors que nous sommes entourés par des forces qui nous animent, qui nous « donnent » en toute réalité la vie, mais qui nous l'enlèveront un jour pour possiblement nous mener à une « autre vie ». J'ai aimé croire toute ma vie à cet au-delà, bien que je n'aie pu percevoir la moindre preuve tangible ou rationnelle de cette « autre vie » que mon actuelle existence semble m'offrir.

Je crois que c'est grâce à la littérature que j'arrive à transmettre à mes campeuses et campeurs ma propre vision du monde, laquelle me semble au plus profond de moi d'obédience sacrée. C'est par le biais de la spiritualité que j'ose croire que ma petite existence a pu avoir un certain sens jusqu'ici. Cependant, je dois admettre que, même avec ma « foi » (toute relative), je m'attriste d'avoir de moins en moins d'amis ou de connaissances avec lesquels partager ce qu'on pourrait appeler « la foi » ou « les états d'âme mystiques ».

Au cours de l'été 2014, j'ai pu vivre une extraordinaire expédition avec Isabelle, une grande amie, et Pierrot, notre ami commun, un prêtre oblat (devenu évêque). Nous nous sommes rendus jusqu'à l'Antre de marbre de la Témiscamie à environ deux cents kilomètres au nord-est de Chibougamau. Nous avons ainsi suivi les traces du père Laure qui, en 1730, remonta en canot avec des Cris et des Innus le cours des

rivières à partir de Tadoussac jusqu'à ce haut lieu sacré autochtone pour aller y vivre une messe. Depuis ce passage à l'Antre de marbre, je n'ai vécu aucune véritable cérémonie religieuse dans les bois. Mais j'ai tout de même eu la chance de pouvoir garder contact avec Pierrot. Il faut dire que sa foi, depuis le temps que je le connais, m'a toujours paru capable de « transporter des montagnes ».

Pierrot admet que des transformations majeures ont eu lieu depuis plusieurs décennies au sein de la chrétienté et, en particulier, dans notre propre pays, comme dans bien d'autres régions du monde auparavant plus « catholiques ». Cette désaffection à laquelle j'assiste me trouble. Depuis une vingtaine d'années, quasiment le tiers de toutes les églises du Québec, qui représentent souvent de véritables joyaux architecturaux, ont été détruites ou transformées en lieux profanes. L'esprit collectif québécois (j'aurais pu parler de « l'inconscient collectif ») paraît de toute évidence vouloir renier tout un passé qui, faut-il l'avouer, a laissé des séquelles graves, sinon d'innombrables blessures, surtout depuis un siècle et demi.

Pourquoi cet aboutissement que je juge si tragique dans notre histoire religieuse commune ? Le trouble existant dans l'inconscient collectif des gens de mon pays serait-il donc si majeur ? Considérant ma sensibilité personnelle, j'aimerais pouvoir encore entrer dans une église en plein après-midi n'importe quel jour de la semaine, pour y vivre une petite prière, comme je pouvais le faire au début de ma vie adulte. Ces années-ci, hormis quelques moments souvent écourtés alors que certaines messes ont encore lieu

(et où se rassemblent à l'occasion quinze ou vingt personnes dans des espaces qui pourraient en accueillir quatre ou cinq cents), les églises de chez moi sont toujours fermées à clef, cadenassées, comme si cela annonçait inéluctablement leur finalité, sinon leur démembrement, leur destruction. Cela m'attriste. En ayant la chance de connaître mieux les « flos » de mes classes de littérature ou de médecine, je me rends compte qu'à peu près tous et toutes vivent dans un réel « *no man's land* spirituel », la grande majorité n'ayant jamais lu ni même entendu parler des Évangiles, du Coran, de la Bhagavad-Gîtâ ou du Tao-Tö-King. Je considère donc que mon devoir d'aîné et de professeur, en dehors même de mes propres préoccupations spirituelles, est d'exposer ces jeunes êtres à certains textes considérés comme « sacrés », lesquels représentent, à mon avis, de purs chefs-d'œuvre littéraires. L'accès aux textes sacrés comme à plusieurs enseignements spirituels, bien que fort utile aux futurs soignants, demeure à mon avis une priorité dans toutes les formes d'apprentissages dans notre société.

Lorsque je mets à l'étude, lors de chacune des sessions où j'offre le cours de littérature universelle, le Tao-Tö-King[2] de Lao-Tseu, je me plais à lire plusieurs extraits des évangiles de saint Mathieu et certains passages tirés du Coran à ma classe en complément au texte d'origine asiatique. C'est une étudiante de confession musulmane qui m'a fait découvrir, il y a une dizaine d'années, différentes sourates coraniques qui m'ont semblé extraordinairement proches de l'esprit

2. Lao-Tseu, le *Tao-Tö-King*, Paris, Gallimard, 1990.

animant plusieurs passages des évangiles. Les parallèles que l'on peut découvrir entre ces textes en provenance de « cultures » en apparence si éloignées jettent par terre plusieurs étudiantes et étudiants : ils découvrent pour la première fois des écritures fondées sur le sacré qui permettent de prendre conscience de la valeur du vide et du « non-être » tel qu'exprimé par Lao-Tseu. Voilà l'un des outils privilégiés dont je me sers pour ouvrir certains des individus que j'aime le plus à l'univers de la spiritualité, et même de la mystique, à une façon d'aborder le monde qui, pour moi, demeure essentielle à la qualité de la survie psychique, « qualité » dont parle si bien Pirsig, un auteur américain, dans son remarquable *Traité du zen et de l'entretien des motocyclettes*[3].

Je dois admettre que c'est une religion essentiellement fondée sur la parole du Christ qui a été toute ma vie la base de mes rapports avec autrui. Je ne tiens pourtant pas à convaincre les autres, mes proches ou des inconnus, de la valeur de quelque mouvement spiritualiste que ce soit. Il y a lieu de considérer les réelles dérives qui ont existé de tout temps, et qui existent encore, au sein de presque toutes les institutions créées par les humains, et cela, depuis des millénaires. À mon sens, ressentir le sacré, voir toute la sacralité des choses et des êtres en plongeant dans certains textes fondamentaux est un principe essentiel que j'aime enseigner. L'expression de la religiosité vient après, ou

3. Robert M. Pirsig, *Traité du zen et de l'entretien des motocyclettes*, Paris, Éditions du Seuil, 1998.

pendant la lecture, ou ne se manifeste pas, tout simplement. Ce sont les paroles éternelles du Christ, délivrées par les Évangiles, tout comme les paroles d'autres sages, comme Lao-Tseu, Confucius ou Muhammad, qui importent. C'est en relisant *Tous les hommes sont frères*[4] du Mahatma Gandhi que j'ai réalisé à quel point ce sage de l'Inde n'avait cessé de considérer sur un pied d'égalité les paroles de Bouddha, du Christ et de Muhammad.

4. *Ibid.*